

Promenade zen au coeur du monde

Antoine Boisclair, *Le bruissement des possibles*, poésie, Éditions du Noroît, 2011, 88 p.

Monique Deland

Numéro 137, mai 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deland, M. (2013). Compte rendu de [Promenade zen au coeur du monde / Antoine Boisclair, *Le bruissement des possibles*, poésie, Éditions du Noroît, 2011, 88 p.] *Moebius*, (137), 189–195.

ANTOINE BOISCLAIR

Le bruissement des possibles, poésie

Éditions du Noroît, 2011, 88 p.

Promenade zen au cœur du monde

Récemment récompensé par l'Académie des lettres du Québec, à travers le prix de poésie Alain-Grandbois 2012, *Le bruissement des possibles* d'Antoine Boisclair s'inscrit en marge des modes actuelles, esthétiques de routine, frénésies trash, violences et autres érotismes ambiants. C'est un livre à part qui a le courage de sa singularité et de son inactualité volontaire. Le projet tient à cheval entre deux extrêmes sur l'échelle du temps, en ce qu'il met en scène diverses façons d'appliquer aujourd'hui les préceptes ancestraux de l'esprit du zen. Il en résulte un climat flottant qui n'appartient ni tout à fait à l'hier du zen ni tout à fait à l'aujourd'hui de notre monde effréné. Le dépaysement est réussi et, de ce fait, le résultat est indéniablement poétique.

Il s'agit pour Boisclair d'un premier livre de poésie, si l'on exclut une petite plaquette¹ passée inaperçue en 2008. Dans *Le bruissement des possibles*, l'auteur suit la trace de ses maîtres et les influences sont palpables : parmi d'autres, Giorgio Agamben, du côté des théoriciens, et Hector de Saint-Denys Garneau, Jacques Brault, Robert Melançon, du côté des poètes². Comme chez Agamben, la connaissance du monde chez Boisclair va de pair avec une spiritualité ouverte sur l'histoire des concepts philosophiques et religieux ; comme chez Brault et Melançon, on dénote un sens aigu de l'observation ainsi qu'un lien symbiotique avec une Nature omniprésente qui se déploie en allers-retours incessants entre la description réaliste et l'introspection méditative. Le vocabulaire est choisi avec précision et le vers est rythmé avec minutie. Les poèmes imposent au lecteur le même esprit de contemplation que celui dont procède l'écriture.

L'enchantement survient lorsque le livre intègre jusqu'à les incarner les modèles théoriques sur lesquels il prend appui. Alors, l'écriture est personnelle et fait oublier que la vision qui la soutient, elle, ne l'est pas toujours. Dans ces conditions, on est appelé à contempler l'expérience d'une *théorie vécue*,

au plus près de la matière et de la sensation, et c'est ce que le livre fait de mieux tant sur le plan philosophique que sur le plan littéraire. En effet, cette acculturation donne lieu à la création d'images magnifiques d'intériorité et d'originalité: « [l]'espace / se rétracte, fait fleurir quelques flocons / silencieux qui fondent au son de leur nom », « [l]e raisin gorgé d'alcool quand vient la pleine lune, / la marée glissant ses mains // sur les cuisses du soir », « un sac en plastique hissé comme un drapeau blanc / au sommet d'un érable, / une mésange qui [...] paraphe la paix d'une plume, le miracle d'un pissenlit », ou « [l]es pensées sont des jeux d'ombres / sous le feuillage qui tangué / comme une chaloupe amarrée dans la lumière ». De plus, ce très beau: « [N]ous sommes tous des ouvriers. / Nous alignons chiffres et paroles [...] Nous bâtissons / chaque jour un habitat précaire de signes // comme un abri de pailles sèches / pour nous protéger du tonnerre ». Même si plusieurs passages peuvent être cités hors contexte et conserver toute leur éloquence, la plupart des poèmes tiennent sur le socle d'une délicate mais ample construction narrative.

*À l'école du soir, le feuillage suspend son bavardage
pour entendre la leçon des oiseaux.
Le chant du merle s'enroule aux branches*

*comme les vignes amoureuses s'allient au silence.
Sa mélodie coulante semble suivre les courants d'air,*

*mais ce sont les courants d'air qui coulent en sa mélodie.
Ses variations autour d'un seul thème*

*réconcilient le même et l'autre, la nuit
et le jour qui s'épousent en l'écoutant.*

*À cet instant précis sous les érables de Villeray,
le garagiste interrompt ses travaux
dans la rue parfaitement calme
où passe un bruit de rien.*

*Un chat,
immobile sur son seuil, guette le merle immobile
au bout d'une branche qui respire.*

*La ville est silencieuse. L'air tiède
s'adapte au corps et à l'esprit qui flotte.*

*Éphémères quiétudes. Instants ténus
comme un fil auquel s'accroche l'été.
Le merle recoud l'étoffe invisible du soir
pour dire que tout est là,*

*sans raison mais solidaire dans sa présence.
Il chante intuitivement ce qu'il ignore,
il chante toujours les mêmes notes*

*dans un ordre toujours différent
pour ne rien signifier d'autre que son propre chant.*

Le livre est divisé en neuf parties qui sont réunies par la même et unique proposition de départ : faire la démonstration que l'ancestral esprit du zen peut être appliqué à n'importe quelle situation contemporaine. Fond de cour urbain, plages bondées d'Acapulco, paysage de coupe à blanc, bouchon de circulation, chambre du nouveau-né, quotidien du gardien de sécurité ou de la pianiste du dimanche offrent tous à Boisclair l'occasion de contempler les possibles décantations de la conscience. Souvent, le raccord ne va pas de soi, et c'est ce qui fait la force du pari. En effet, on imagine plutôt l'adepte dans la posture du méditant qu'en habit de tennis ou dans le costard-cravate de l'économiste. Et pourtant. C'est là ce qu'évoque *Le bruissement des possibles*, comme pour exemplifier le fait que l'éveil spirituel est à la portée de tous et que la paix qui en découle est l'état naturel de l'esprit humain, si on ne s'applique pas à lui mettre des bâtons dans les roues... Ainsi, toutes les expériences du monde sont sujettes à contemplation. Chacune d'entre elles peut faire l'objet d'une observation qui transperce et transcende le voile du réel pour en livrer la véritable nature paisible. C'est le principal postulat du livre, qui est écrit comme si Lao-tseu ou le Bouddha eux-mêmes posaient leur regard sur l'ordinaire du monde exploré ici. Il en résulte une lenteur et une placidité qui s'insinuent jusque dans le corps et dans l'esprit du lecteur, si celui-ci choisit de s'y abandonner.

Une autre des forces du recueil vient du fait que l'auteur a su élaborer un lien direct entre l'organisation typographique de ses poèmes et la vision poétique du monde mise en scène par ceux-ci. L'auteur a fait le choix d'une langue classique portée par une prose découpée en vers, disposée sur deux, trois ou quatre lignes plutôt brèves. Chaque poème tient sur une pleine page unique et la forme, qui est relativement régulière (hormis quelques indentations ici et là), n'est pas sans rappeler

celle des haïkus. « En février, il ne reste du froid que le fer. / Une tige dure comme un cri / au bout duquel un glaçon pend », « [c]e soir, il neige sur l'épaule des montagnes / fragiles qui disparaissent / dans la brume de leur mythe », ou « [l]e soleil // explosant-fixe se régénère en brûlant. / Il tombe sans bouger dans le ciel qui tombe aussi. »

En adaptant la forme au propos et l'esprit au contenu, l'auteur construit un microcosme d'une grande cohérence. Cela dit, il ne se confine pas à ses codes et il n'hésite pas à faire respirer la structure séculaire qu'il s'est imposée, en l'adaptant au goût du jour et de l'ici. À travers l'emploi de césures inattendues et en faisant courir la flânerie d'une seule phrase sur deux ou même trois strophes différentes, Boisclair échappe à la monotonie et à la prévisibilité. Il développe un poème dont la forme vient à elle seule témoigner de l'intégration d'une philosophie millénaire à notre époque contemporaine et, du même coup, fait la preuve de l'adaptation d'une structure orientale (basée sur le respect des règles) à notre culture occidentale contemporaine débridée et pratiquement sans lois du point de vue de la création littéraire.

En fait, tout le livre s'élabore comme ça en oscillant entre les pôles de plusieurs couples d'opposés : la forme ancestrale sévère et aride *versus* la souplesse de la respiration immédiate qui la transforme ; le macrocosme du paysage *versus* le microcosme de la conscience individuelle qui le pense ; le grand temps de la vie persistante *versus* l'instantanéité du moment qui en autorise la saisie ; l'attention minutieuse de l'esprit *versus* le gonflement du cœur ébloui ; l'Orient *versus* l'Occident, etc. D'ailleurs au chapitre des réalités géographiques, Montréal joue un rôle important puisqu'elle permet d'équilibrer un peu les choses en occidentalisant la perspective. La ville est très concrètement représentée à travers son Quartier chinois, incontournable dans les circonstances, mais aussi son Centre-Sud, son quartier Villeray, le marché Jean-Talon, le Mile-End et Parc-Extension où « [c]heminées, croix d'église et dômes byzantins / baignent dans l'huile du soir qui frétille à feu doux ». Et c'est un peu comme si Montréal – qui est à elle seule un bon exemple d'intégration culturelle – servait également de métaphore géante au cosmopolitisme généralisé qui est à l'œuvre dans le livre sous la forme d'une convergence des opposés (tant sur le plan de la forme que du contenu), dans une osmose aussi déroutante qu'inventive.

Tout ça fait de ce *Bruissement des possibles* un livre entêtant, sans aucun doute possible. Cependant, le livre est inégal et le ton, trop souvent dogmatique. L'écriture joue sur

deux registres, qui, cette fois-ci, apparaissent difficilement conciliables. En effet, l'esprit du zen préconise de conserver l'attitude ouverte du débutant, de façon à voir chaque fois le monde avec des yeux neufs et chaque instant qui passe comme s'il était unique, jamais semblable, jamais répété. Cet art de vivre au présent fondé sur « l'essence de ce moment » en « commencement perpétuel³ » enchâssé « dans un mouvement circulaire et sacré » – tel qu'il demeure au cœur de toute pratique contemplative – est tout à fait compatible avec l'éthique du poème en général. Or les poèmes du *Bruissement des possibles*, même s'ils incarnent cet art de vivre, versent trop facilement dans l'appareillage théorique en s'appuyant sans retenue sur les enseignements immémoriaux (taoïstes ou bouddhistes) qui sont présentés quasiment à l'état brut, c'est-à-dire sans avoir été renouvelés d'aucune façon par un éventuel regard de débutant, justement, ou par une vision personnalisée qui les aurait rafraîchis.

On lira par exemple : « rien n'est sinon un reflet de l'esprit », « les parties se réconcilient avec le tout // et le tout, avec les parties », « le corps et l'esprit ne font qu'un », « le centre est partout / et la circonférence nulle part », « le sens des choses réside dans l'insignifiant », « [ê]tre, ne pas être : pure spéculation », etc. On aura également des constructions plus lourdes aux formules circulaires comme : « ce monde est l'image d'un monde / réfléchi par l'image d'autres mondes », « [l]a conscience est le mode d'être du temps, / sa façon d'être dans l'espace / et l'espace de son être », « [l]'horizon est un reflet de mon imagination, / l'imagination, un reflet de mes illusions », un personnage « s'abandonne [...] dans un tourbillon d'images. Il est le sens / et le non-sens quotidiens de ce tourbillon ».

Le livre aurait également gagné à mettre la pédale douce sur les références explicites faites à un « poète chinois », à « Lao-tseu » et son « *Tao-tö king* », ou à la voie bouddhiste (qu'on avait de toute façon reconnus sans qu'ils aient besoin d'être nommés en clair). L'horizon des poèmes aurait pu être élargi de belle façon, si on les avait laissé flotter pour ce qu'ils sont : de la poésie. À cause de cet ombrage didactique, le lecteur pourra avoir l'impression agaçante qu'on le fait manger à la petite cuillère. Il y a aussi quelques mots abstraits comme *conscience* (surutilisé), *esprit*, *vide*, *vérité*, *non-être*, *expérience* ou *apparence* qui viennent faire le même effet, à la longue. Toutes ces références prennent des allures de cadres conceptuels à la Agamben, qui sont tout à fait à leur place dans des textes de théorie littéraire. Mais ici, ils viennent malheureusement tirer les poèmes vers le bas et faire en sorte que ceux-ci s'apparentent parfois davantage à un traité

philosophique sur le taoïsme ou sur le bouddhisme zen qu'à un livre de poésie. Si l'on veut toucher à l'art et à la grâce qui sont indéniablement présents dans ce livre, il faudra accepter de traverser (voire d'oublier) l'inconfort lié à ces sorties de l'arène du poétique qui nous sont imposées.

Par-delà la proposition philosophique et formelle au sujet du temps qui flotte et des formes qui passent, de l'unification sur fond de disparité de notre « multitude unanime », de la précarité de l'existence et autres « vérité[s] abstraite[s] », Boisclair aborde aussi la place du poème au sein de cette existence. Question légitime puisqu'à ses yeux, « nous accueillons ces images / pour dire les choses telles qu'elles sont // dans nos mots qui modifient l'état des choses ». « Nous laissons couler [...] pour ne retenir qu'un grain. // Le poème est la confiance en ce grain. / La perle qui contient l'illusion de cette confiance / et la confiance en cette illusion. // Le poème restitue l'expérience du monde / qu'on nous dérobe au passage »... Comme si le poème (dont la lenteur est partagée autant par le lecteur que par l'écrivain) permettait de retenir un peu de cette expérience qui fuit à vive allure sur le compte de notre vie qui peut même passer tout entière sans qu'on la voie. Cette conception optimiste du poème va évidemment à contre-courant d'une autre vision extrêmement répandue chez les poètes contemporains. Le désir de croire aux capacités du poème d'instiller la sérénité au cœur du monde, comme le soutient Boisclair dans *Le bruissement des possibles*, va à l'encontre d'un très prégnant culte du défaitisme et du désenchantement face aux soi-disant pouvoirs de la poésie. Voilà qui le caractérise comme auteur, et qui l'arrache de façon spectaculaire aux postulats cultivés d'emblée par la modernité. Et c'est ainsi que Boisclair boucle la boucle de son intemporalité volontaire et de sa singularité qui touche à plusieurs aspects de l'acte d'écriture.

Comme chez Melançon, les références culturelles (historiques, philosophiques, littéraires, musicales et religieuses) sont triées sur le volet. Don Quichotte, Plotin, Parménide, Dante, saint Augustin, Picasso, saint Thomas, le Christ, Mozart et les mythiques sommeil de Psyché, flèche de Zénon, chevelure de Kairos ou ailes de Pégase concourent par le biais de l'imaginaire à ouvrir le texte sur une représentation grandissante de l'espace-temps, « lacs d'éternité, / cascades, chutes [...] océan des âges », qui constitue la toile de fond de cet immense *Bruissement des possibles*, où l'exploration du monde est conduite comme un exercice de ravissement, voyageant du plus grand au plus petit, et inversement. Pour contemplatifs seulement. Lecteurs pressés, s'abstenir.

*Entre chaque battement de cœur,
chaque flocon, le monde suspend sa réalité*

*sur la piste où nous glissons en skis de fond
pour prolonger l'instant.*

*Épinettes et sapins chargés de lumière
filtrent nos pensées,*

*adoucissent le martèlement du pic-bois
dont l'écho ricoche au fond d'un couloir étroit.*

*Nous glissons dans l'intervalle
tandis que les ruisseaux chuchotent*

*sous la glace épaisse du temps.
Nous écoutons ronfler l'ours.*

*Plus loin, chaque branche qui se balance
au-dessus du vide nous dit oui
et nous dit non.*

*Chaque conifère nous observe
du haut de son silence
quand la neige durcie couine*

*sous les pôles que nous piquons
pour retrouver l'élan.*

*Nous respirons
parmi les arbres qui respirent aussi.
Nous glissons dans l'intervalle qui s'ouvre*

*et se referme entre chaque battement,
chaque flocon.*

Monique Deland

Notes

1. Antoine Boisclair, *La casse et autres méditations astrophysiques*, Montréal, Éditions des Antipodes (dirigées par Robert Melançon), 2008. Cette plaquette contient d'ailleurs des poèmes qui ont été repris différemment dans *Le bruissement des possibles*.

2. Boisclair est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée *L'école du regard: poésie et peinture chez Saint-Denys Garneau, Roland Giguère et Robert Melançon*, Montréal, Fides, coll. Nouvelles études québécoises, 2009, ainsi que d'un mémoire de maîtrise dirigé par Robert Melançon.

3. Expression que l'on doit, sans pouvoir l'oublier, à Saint-Denys Garneau.